

LE SEPTRE ET L'ÉCHIQUIER : MÉMOIRES DE LA DERNIÈRE PHARAONNE

Anonyme (Ghostwritten)



Le Sceptre et l'Échiquier : Mémoires de la Dernière Pharaonne

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Encre des Ancêtres	4
Chapitre 2 : Le Diadème de Deux Mondes	8
Chapitre 3 : L'Ombre de la Louve	13
Chapitre 4 : Le Verbe comme Rempart	18
Chapitre 5 : L'Échiquier des Alliances	23
Chapitre 6 : Le Sanctuaire des Parchemins	28
Chapitre 7 : Le Nil en Héritage	32
Chapitre 8 : L'Orage d'Orient	36
Chapitre 9 : Les Murmures du Palais	40
Chapitre 10 : Le Chant d'Actium	45
Chapitre 11 : L'Honneur de la Couronne	49
Chapitre 12 : Le Dernier Souffle de l'Aspic	54
Chapitre 13 : L'Éternité pour seule Frontière	58

Chapitre 1

L'Encre des Ancêtres

****CHAPITRE : L'ENCRE DES ANCÊTRES****

On dit que la poussière est la cendre du temps. Si cela est vrai, alors j'ai grandi au milieu d'un brasier éternel.

L'odeur. C'est par là que tout commence dans ma mémoire. Une alliance singulière de cèdre brûlé, de papyrus séché par les siècles et d'huile de lin. C'était l'odeur du Museion, la Grande Bibliothèque d'Alexandrie. Pour le monde, c'était un temple de la connaissance ; pour moi, ce fut mon premier champ de bataille.

Je me revois, enfant, silhouette gracile perdue entre les colonnes de marbre qui semblaient toucher le ciel de verre. Mes pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le pavé frais, mais mon esprit, lui, hurlait d'impatience. Tandis que mes sœurs se querellaient pour des onguents de prix ou des étoffes venues d'Orient, je m'enfonçais dans le labyrinthe des **volumina**. J'aimais cette pénombre protectrice, ce silence vibrant où l'on entendait presque le souffle des savants morts depuis des dynasties.

Mon père, Ptolémée Aulète, préférait le son de la flûte aux murmures de l'histoire. Il jouait pour oublier que son trône vacillait, que l'ombre de la louve romaine s'allongeait chaque jour davantage sur les sables d'Égypte. Mais moi, je ne voulais pas oublier. Je savais, d'une intuition sauvage et précoce, que le bois de la flûte ne nous sauverait pas. Seule l'encre le pourrait.

Un jour, mon tuteur, le vieux Philostrate, me surprit devant une carte immense, gravée sur un rouleau de cuir. Je traçais du doigt les frontières de notre empire, ce qui

restait de la gloire de Lagus.

— Tu cherches les terres perdues, petite reine ? me demanda-t-il, sa voix comme un froissement de parchemin.

— Je cherche le point faible du monde, répondis-je sans cesser de fixer les contours de l'Italie.

Il rit, mais son regard restait triste.

— Le savoir n'est pas un glaive, Cléopâtre. C'est un miroir.

— Vous vous trompez, Philostrate, répliquai-je en me redressant, mon sang de Macédonienne bouillonnant sous ma peau égyptienne. Si je connais l'histoire d'un homme, ses racines, sa langue et les peurs de ses ancêtres, je possède son âme. Et si je possède son âme, il n'aura jamais besoin de tirer son épée pour se soumettre.

Ce fut là ma première couronne. Non pas celle de l'or et de l'uræus, mais celle de l'intellect.

Je passais des nuits entières sous la lueur vacillante des lampes à huile, les doigts tachés d'une encre noire et indélébile — l'encre des ancêtres. Je ne me contentais pas de lire le grec, ma langue maternelle, celle des conquérants. Je m'imposais le déchiffrement des hiéroglyphes, cette langue sacrée que mes prédécesseurs méprisaient, la jugeant bonne pour les prêtres et les paysans. Ils avaient tort. On ne peut régner sur un peuple dont on ne parle pas le cœur. Apprendre l'égyptien, c'était pénétrer dans les veines du Nil, comprendre la crue, le limon et la patience millénaire d'un peuple qui avait vu naître et mourir des empires bien avant que Rome ne soit qu'un tas de boue sur sept collines.

Chaque rouleau ouvert était une pièce d'armure que j'ajoutais à ma panoplie.

L'astronomie m'enseignait la patience des astres ; la rhétorique, l'art de dissimuler un poignard sous une métaphore ; les mathématiques, la rigueur du stratège.

Je me souviens d'un après-midi d'été particulièrement étouffant. Le khamsin soufflait au-dehors, apportant le sable du désert jusque dans les salles de lecture. Je lisais les

récits des guerres médiques. Une phrase de Thucydide me frappa comme un soufflet :
"L'histoire est un perpétuel recommencement."

Je relevai les yeux vers les bustes de marbre qui m'entouraient. Ils étaient tous là : Homère, Euripide, Aristote. Des hommes. Toujours des hommes. Je sentis alors une colère froide, une résolution d'acier me traverser. Ils pensaient que l'Égypte était une courtisane fatiguée, prête à se donner au plus offrant des généraux romains. Ils pensaient que le savoir était une parure pour les banquets.

Je savais mieux.

Je plongeai ma plume dans l'encrier. Mes doigts étaient noirs, une marque de déshonneur pour une princesse, disaient mes servantes. Pour moi, c'était le signe de mon initiation. Cette encre était mon sang de reine. Chaque mot appris était une forteresse érigée contre l'envahisseur. Si Rome avait ses légions, j'aurais mes bibliothèques. Si elle avait son fer, j'aurais mon esprit.

Je compris ce jour-là que le pouvoir ne résidait pas dans la force brute, mais dans l'asymétrie de l'information. Connaître le prix du blé à Ostie avant même que le Sénat romain ne le sache. Comprendre les subtilités du droit romain pour mieux entordre les articulations. Parler aux ambassadeurs d'Éthiopie, de Judée ou de Syrie dans leurs propres dialectes, afin qu'ils ne voient pas en moi une étrangère, mais une égale, une protectrice, une déesse.

Mon enfance s'est achevée entre ces murs de savoir. J'y ai perdu l'innocence, mais j'y ai gagné une vision. Je voyais l'échiquier du monde se dessiner devant moi. Les rois n'étaient que des pièces, les peuples, des pions. Et moi ? J'apprenais à devenir la main qui déplace le plateau.

Un soir, mon père m'appela. Il semblait plus voûté que d'habitude, l'éclat de sa flûte s'était terni.

— Les Romains réclament leurs dettes, Cléopâtre, murmura-t-il. Ils arrivent. Je regardai ses mains tremblantes, puis mes propres mains, sombres de cette encre qui ne partait plus.

— Qu'ils viennent, père, répondis-je d'une voix que je ne me connaissais pas, une voix de bronze et de soie. Ils trouveront peut-être de l'or, mais ils se heurteront à une muraille qu'ils n'ont pas la capacité de comprendre.

Il me regarda avec une pointe de crainte. Ce jour-là, il ne vit pas sa fille, il vit son successeur. Il vit la Dernière Pharaonne.

Je sortis de la Bibliothèque alors que le soleil se couchait sur le Phare, embrasant la Méditerranée d'un rouge sang. Je savais que les années à venir seraient un incendie. Mais je ne craignais rien. J'étais armée. J'étais instruite. J'étais prête.

L'encre des ancêtres coulait désormais dans mes veines, plus épaisse et plus durable que le sang des Ptolémée. Rome pensait conquérir une terre ; elle allait se briser contre une intelligence. Le Sceptre n'était rien sans l'Échiquier. Et sur cet échiquier, j'avais déjà dix coups d'avance.

Le silence de la Bibliothèque m'accompagnait, tel un écho souverain. J'étais Cléopâtre, et mon règne commençait ici, dans le secret des mots et la puissance des ombres. Car si les épées se brisent et si les empires s'effondrent, ce qui est écrit reste gravé dans la chair de l'humanité.

Et mon histoire, je l'écrirais moi-même. À la pointe de ma volonté, avec l'encre de ma propre vie.

Chapitre 2

Le Diadème de Deux Mondes

****CHAPITRE : Le Diadème de Deux Mondes****

Le lin est une caresse, mais l'or est une morsure.

Alors que mes servantes ajustaient sur mon front le diadème de soie blanche, ce ruban simple qui désignait les héritiers d'Alexandre, je sentis le poids de l'Égypte tout entière s'abattre sur mes épaules. Ce n'était pas seulement le cercle de métal et de pierres précieuses que l'on s'apprêtait à poser lors de la cérémonie publique ; c'était l'attente d'un peuple, le rugissement d'une cité en flammes et le silence glacé de mes ancêtres qui m'observaient depuis leurs sarcophages de porphyre.

Mon père, Ptolémée XII Aulète, venait de rendre son dernier souffle, laissant derrière lui un royaume exsangue, endetté jusqu'à la moelle auprès des banquiers romains, et une cour qui ressemblait davantage à une fosse aux cobras qu'à un conseil de gouvernement. Le testament était clair : je devais régner avec mon frère, Ptolémée XIII. Un enfant de dix ans. Un pantin dont les fils étaient tirés par l'eunuque Pothin, le général Achilles et le rhéteur Théodote.

Ils pensaient que le trône serait leur terrain de jeu. Ils pensaient que je ne serais que l'ombre parfumée d'un roi mineur.

— Ils attendent, Cléopâtre, murmura Charmion en fixant mes yeux dans le miroir de bronze poli.

— Qu'ils attendent, répondis-je, ma voix plus stable que je ne l'aurais cru. On ne

brusque pas le Nil. On le laisse monter jusqu'à ce qu'il submerge tout.

Je me levai. Ma robe était un défi. Je n'avais pas choisi la mode stricte et géométrique des Grecs, ni la transparence éthérée des anciennes reines memphites. J'avais fusionné les deux. J'étais la synthèse de l'Orient et de l'Occident, la chair où se rejoignaient le génie d'Aristote et les mystères d'Isis.

En marchant vers la grande salle du trône du palais du Brucheion, le fracas de la guerre civile m'arrivait par les fenêtres ouvertes. Au-dehors, Alexandrie grondait. Les partisans de mon frère s'agitaient, excités par les promesses de Pothin qui leur vendait l'image d'une reine soumise à Rome. Ils utilisaient ma soif de savoir, mon érudition et mon respect pour le Sénat romain comme des armes contre moi, me peignant en traîtresse à la cause macédonienne.

Mais ils ignoraient une vérité fondamentale : pour sauver l'Égypte, je devais d'abord l'appriivoiser.

Je traversai l'antichambre où les Gabiniani — ces soldats romains laissés par Gabinius pour protéger mon père et qui s'étaient mués en mercenaires sans foi ni loi — montaient la garde. Leurs regards étaient lourds de convoitise et de mépris. Pour eux, je n'étais qu'une femme, une proie de plus dans cette terre de luxure qu'ils croyaient avoir conquise par leur simple présence. Je passai devant eux sans un cillement, le menton haut, leur imposant ce silence souverain qui force les chiens à baisser les yeux.

Les portes d'ébène et d'ivoire s'ouvrirent.

L'air était saturé d'encens kyphi et de la sueur froide des courtisans. Mon frère était assis sur le trône de gauche, ses petites jambes ballantes, ses yeux écarquillés par une terreur qu'il masquait mal sous un air boudeur. À son côté, Pothin se tenait droit, tel un vautour veillant sur une charogne.

Je ne me dirigeai pas vers le siège qui m'était assigné en tant que "corégente". Je marchai jusqu'au centre de la salle, là où les deux mondes se rencontrent.

— Le testament de l'Aulète a été lu, commença Pothin de sa voix de crécelle. Rome est témoin. Le jeune roi prend possession de son héritage. Toi, Cléopâtre, tu es sa main droite.

— Je ne suis la main de personne, Pothin, lançai-je, et ma voix résonna avec une autorité qui fit frémir les sistres des prêtresses. Je suis la Théa Philopator. Je suis l'héritière du sang de Lagus et la fille choisie du Soleil. Le testament dit que nous devons régner ensemble. Mais "ensemble" ne signifie pas que je serai le silence de son vacarme.

Un murmure parcourut l'assemblée. C'était la première fois qu'une femme de notre lignée revendiquait le pouvoir non pas comme une régente protectrice, mais comme une monarque absolue par son propre droit.

— Les traditions de la Macédoine... commença Théodote.

— Les traditions de la Macédoine nous ont menés à la ruine ! l'interrompis-je en m'avançant vers lui. Elles nous ont menés à mendier aux portes de Rome, à vendre nos bijoux pour payer des légions qui nous méprisent. Vous parlez de tradition alors que le peuple a faim et que les frontières s'effritent. L'Égypte n'est pas une province grecque égarée sur le Nil. C'est le centre du monde, et elle a besoin d'une tête qui ne tremble pas devant les aigles de la République.

Je me tournai vers mon frère. Il n'était qu'un enfant, et une part de moi — la sœur qui avait jadis joué avec lui dans les jardins du palais — ressentit une pointe de pitié. Mais la Reine étouffa la sœur. Dans ce jeu d'échecs, une pièce sacrifiée est souvent le prix de la victoire.

— Ptolémée, dis-je plus doucement, mais avec une fermeté d'acier, tes conseillers te préparent un règne de sang et de cendres. Ils veulent la guerre avec Rome pour cacher leurs propres rapines. Moi, je te propose la grandeur. Mais la grandeur exige du courage. Es-tu prêt à être un Roi, ou resteras-tu leur jouet ?

Le petit garçon ouvrit la bouche, mais Pothin posa une main possessive sur son épaule. Le geste était clair : le roi était une propriété.

C'est à cet instant que je compris. Il n'y aurait pas de compromis. Il n'y aurait pas de transition paisible. Le diadème de soie que je portais était une cible autant qu'une couronne. La guerre civile n'était pas à nos portes ; elle était dans cette pièce, dans chaque regard fuyant, dans chaque poignard dissimulé sous les plis des toges.

Je fis un pas vers le trône, non pas celui de mon frère, mais celui, vide, qui représentait la souveraineté de l'Égypte elle-même. Je sentis la pression étrangère, cette ombre de Rome qui planait sur nous comme un orage imminent. Pompée, César... leurs noms étaient des tonnerres lointains. Ils pensaient que l'Égypte était une courtisane à séduire ou une esclave à enchaîner.

"Ils verront," pensai-je. "Ils verront que l'intelligence est une lame plus tranchante que le gladius."

Je m'assis. Le contact du trône de pierre contre mon dos fut un choc électrique. C'était la colonne vertébrale du monde. À cet instant, je ne voyais plus la cour corrompue, ni mon frère apeuré, ni les eunuques comploteurs. Je voyais les siècles. Je voyais les visages de Néfertiti, de Hatchepsout, de toutes celles qui avaient dû se faire hommes pour que l'Égypte reste l'Égypte.

— Je suis Cléopâtre VII, déclarai-je, et ma voix semblait venir des profondeurs du temple de Dendérah. Je porte le diadème des Ptolémée, mais mon cœur bat au rythme

de la crue. Que ceux qui veulent servir l'Égypte s'inclinent. Que ceux qui servent Rome ou leurs propres poches tremblent. Car je ne suis pas seulement votre Reine. Je suis votre destin.

Le silence qui suivit fut le plus beau concert de ma vie. C'était le silence de la peur mêlé à une admiration involontaire. Pothin était livide. Il savait que le jeu venait de changer. Il avait cru affronter une jeune fille instruite ; il faisait face à une puissance antique qui venait de s'éveiller.

Je savais que dès ce soir, les complots pour m'assassiner doubleraient. Je savais que je devrais peut-être fuir Alexandrie, lever une armée dans la poussière de la Syrie, séduire des généraux romains ou les corrompre pour revenir en triomphatrice. Mais en cet instant précis, j'avais gagné la bataille la plus importante : celle de ma propre légitimité.

Je n'étais plus la fille de l'Aulète. J'étais la Maîtresse des Deux Terres.

En sortant de la salle, le soleil finissait de sombrer dans la mer. Les deux mondes — celui de la lumière et celui des ombres, celui de la Grèce et celui de l'Égypte — se confondaient dans un crépuscule pourpre. Mon règne commençait dans le sang d'un coucher de soleil, mais je savais, avec une certitude granitique, que l'aube m'appartiendrait.

L'échiquier était en place. Les pièces bougeaient déjà. Et pour la première fois de ma vie, je sentais que la couronne n'était pas un fardeau, mais une partie de mon propre crâne. J'étais née pour ce chaos. J'étais née pour cette gloire.

J'ajustai mon diadème. Il ne me mordait plus. Il me couronnait de certitude.

Chapitre 3

L'Ombre de la Louve

****CHAPITRE : L'OMBRE DE LA LOUVE****

Rome n'est pas un nom ; c'est une rumeur d'orage qui gronde à l'horizon du monde depuis que j'ai l'âge de comprendre le langage des cartes. Pour mon père, l'Aulète, Rome était un créancier insatiable, une bête féroce qu'il fallait gaver de pièces d'or pour l'empêcher de dévorer nos temples. Pour moi, alors que je contemplais les voiles latines pointer à l'horizon du Grand Port d'Alexandrie, Rome était l'Ombre de la Louve. Une ombre immense, froide, projetée par le soleil couchant de la République sur le sable millénaire de mon royaume.

On m'avait rapporté la mort de Pompée. Le grand général, vaincu à Pharsale, était venu chercher refuge sur nos rives pour n'y trouver que le fer d'un lâche. Mon frère — ou plutôt les eunuques qui lui servaient de cerveau — avait cru plaire au vainqueur, César, en lui offrant la tête tranchée de son rival. Quelle méprise. On n'offre pas de la charogne à un homme qui se veut l'égal des dieux. On ne lui montre pas que le sol de l'Égypte est une terre de traîtres. En agissant ainsi, Pothin et les autres avaient ouvert la porte à l'occupation sous prétexte de justice.

Je savais que si je ne faisais rien, l'Égypte deviendrait une simple province, une ferme à blé pour les légions, et moi, une note de bas de page dans les annales de la conquête romaine.

L'air de la nuit était chargé du sel de la Méditerranée et du parfum lourd des lotus qui bordaient le palais. Je n'avais pas d'armée, pas de flotte, pas de légitimité aux yeux des consuls de marbre. Je n'avais que mon esprit, ma lignée de Lagide, et cette

certitude, chevillée au corps, que le destin ne se subit pas : il se séduit.

« Apportez-moi le ballot de lin, » ordonnai-je à Apollodore, le seul homme dont la loyauté n'avait pas de prix parce qu'elle était faite de pure dévotion à l'art du risque.

Il ne posa pas de questions. Il savait que nous ne jouions pas une partie fine, mais une partie pour l'éternité. On a souvent conté cette scène comme une ruse de courtisane. On y a vu de la coquetterie là où il n'y avait que de la géopolitique brute. Me glisser dans cette étoffe, sentir le rugueux du tissu contre ma peau, n'était pas un jeu. C'était une descente aux enfers volontaire. Dans l'obscurité étouffante de ce sac, j'ai senti le poids de l'Égypte sur mes épaules. Si je tombais, si nous étions découverts par les gardes de mon frère, ma tête rejoindrait celle de Pompée dans un panier d'osier.

Quand le ballot fut déposé au sol, dans les appartements royaux que César s'était appropriés, et qu'Apollodore en trancha les liens, je ne surgis pas comme une surprise érotique. Je me redressai comme une souveraine qui reprend ses droits.

La pièce était baignée par la lueur vacillante des lampes à huile. L'odeur de la sueur des soldats et de l'encre des parchemins remplaçait celle de mon encens habituel. Et là, devant moi, se tenait la Louve faite homme.

César.

Il n'était pas le géant de bronze que les légendes décrivaient. Il était sec, les traits marqués par la fatigue des campagnes, le front haut et dégarni, les yeux d'un gris d'acier, profonds comme des puits de sagesse et de cruauté mêlées. Dans son regard, je vis immédiatement ce qu'il cherchait : non pas une femme, mais un allié qui soit son miroir.

— Qui es-tu pour entrer ainsi dans ma tente de commandement ? demanda-t-il, sa voix étant un murmure d'airain.

— Je suis l'Égypte, répondis-je, ma voix ne tremblant pas d'un iota. Et l'Égypte n'entre pas dans une tente, César. Elle t'accueille dans ses murs.

Le duel intellectuel commença à cet instant précis. Il ne s'agissait pas de séduction charnelle — bien que la tension fût électrique — mais d'un affrontement de deux intelligences qui se reconnaissaient. Je m'assis, sans y être invitée, sur un siège de cèdre.

— Ton frère dit que tu es une usurpatrice, reprit-il en croisant ses mains sur une carte des ports. Il me doit l'argent que ton père a emprunté à Rome. Il m'offre la paix en échange de ma protection.

— Mon frère t'offre la paix des cimetières, répliquai-je avec un mépris souverain. Il t'offre de l'or qu'il n'a pas, tiré de coffres que mes ancêtres ont remplis. Quant à la protection de Rome... l'Égypte n'est pas un chien de garde que l'on siffle, César. C'est le grenier de ton empire naissant, c'est la clé de ton avenir. Sans l'Égypte, tes légions mangeront de la poussière et ton triomphe à Rome ne sera qu'une mascarade de papier.

Je vis une lueur d'amusement, puis de respect, traverser ses yeux gris. Il était habitué aux suppliques des rois clients, aux courbettes des satrapes. Il n'était pas habitué à une femme de vingt-et-un ans qui lui parlait de logistique, de flux monétaires et de la symbolique du sang.

— Tu es bien la fille de l'Aulète, murmura-t-il. Mais avec une colonne vertébrale que ton père n'avait pas.

— Mon père avait la survie pour ambition. J'ai la grandeur pour horizon.

Pendant des heures, sous l'ombre portée de la Louve, nous avons déplacé les pièces

du monde sur son bureau. Je lui expliquai la complexité des nomes, la crue du Nil, le secret des prêtres et la haine que le peuple portait aux Romains. Je lui fis comprendre que s'il m'installait sur le trône, il n'aurait pas besoin d'une armée d'occupation coûteuse. Il n'aurait besoin que de moi.

C'était un pacte de sang et d'esprit. Je ne me donnais pas à lui ; je proposais une fusion de nos ambitions. À travers lui, je voyais Rome non plus comme une menace, mais comme un levier. À travers moi, il voyait l'Orient non plus comme une conquête, mais comme une légitimité mystique.

À un moment, il se rapprocha, l'ombre de son profil se découpant contre les fresques égyptiennes du mur. La rencontre de deux mondes.

— On dit que ton peuple descend des dieux, dit-il, presque pour lui-même.

— On dit que le tien descend d'un fratricide et d'une bête sauvage, rétorquai-je. C'est sans doute pour cela que nous sommes faits pour nous entendre. Nous savons tous deux ce qu'il en coûte de régner.

Dans le silence de la nuit alexandrine, je sentis que j'avais gagné. Non pas parce qu'il m'avait promis son aide, mais parce qu'il m'écoutait comme on écoute un oracle. Je n'étais pas une captive, j'étais la stratège. Rome pensait avoir posé sa patte sur l'Égypte, mais j'étais déjà en train de lui passer une bride d'or.

En quittant ses appartements à l'aube, alors que le ciel devenait rose comme l'intérieur d'un coquillage, je me retournai. César regardait la mer, pensif. L'Ombre de la Louve était toujours là, s'étendant sur le palais, mais pour la première fois, elle ne m'effrayait plus. Elle était devenue mon ombre portée.

J'avais sauvé mon royaume de la destruction immédiate, non par les armes, mais par la grammaire du pouvoir. J'avais transformé une reddition potentielle en un

partenariat de géants.

Le chemin serait long, pavé de cadavres et de trahisons, je le savais. Mais en marchant vers mes propres quartiers, je sentais le poids de mon diadème. Il était lourd, il était froid, mais il était mien. L'Égypte respirait encore. Et tant qu'elle respirait par mes poumons, Rome ne serait qu'un invité de passage dans l'éternité de mon règne.

J'étais la Dernière Pharaonne, et la Louve venait de trouver son maître.

Chapitre 4

Le Verbe comme Rempart

CHAPITRE : Le Verbe comme Rempart

L'aube sur Alexandrie n'est pas un simple lever de rideau ; c'est une épiphanie d'or et de lapis-lazuli qui lave les souillures de la nuit. En regagnant mes appartements, la fraîcheur du marbre sous mes sandales me rappelait ma condition : j'étais de nouveau Reine, et non plus seulement une femme cherchant la chaleur d'un allié dans les plis d'un manteau de pourpre.

César dormait encore, ou peut-être feignait-il de le faire, l'esprit déjà tendu vers les cartes de ses futures conquêtes. Mais dehors, dans les antichambres du Palais, la « meute » attendait. Ses lieutenants, ses questeurs, ses scribes à la toge rêche et au regard lourd de ce mépris romain pour tout ce qui n'est pas né sur les sept collines. Pour eux, je n'étais qu'une curiosité orientale, une captive de luxe dont le destin se déciderait dans un rapport administratif.

Ils ignoraient que je possédais une arme qu'aucune de leurs légions ne pourrait jamais émousser : ma langue. Ou plutôt, mes langues.

On dit de moi que je possède la polyglossie des dieux. C'est vrai. Là où mes ancêtres lagides s'enfermaient dans un grec superbe et autistique, refusant d'entendre les murmures du peuple qu'ils pressuraient, j'avais choisi de briser le sceau du silence. Je parlais l'éthiopien, le troglodyte, l'hébreu, l'arabe, le mède et le parthe. Et surtout, je parlais la langue des paysans du Nil, cette langue dont les sons semblent pétris dans le limon et le soleil. Mais ce matin-là, c'est avec le latin et le grec que je devais ériger ma muraille.

La salle d'audience était déjà pleine de l'odeur de fer et de cuir sué des Romains. Rufio, un homme à la mâchoire carrée et à l'esprit plus étroit que les rues de Rome, m'attendait avec une pile de parchemins. Il voulait discuter de l'approvisionnement en blé, des impôts dus à la République et des cantonnements militaires. Il me regarda approcher avec cette condescendance protectrice que l'on réserve aux pupilles un peu trop encombrantes.

— « Majesté, » commença-t-il dans un grec rocailleux, écorchant les voyelles comme s'il s'agissait d'esclaves rebelles. « Nous devons établir les termes de l'occupation... pardon, de la protection de Rome. »

Je m'arrêtai à trois pas de lui. Je ne m'assis pas sur le trône — ce n'était pas encore le moment de revendiquer la majesté physique, mais la supériorité intellectuelle. Je lui répondis en latin. Pas le latin utilitaire des camps, mais celui, fluide et cicéronien, de l'élite du Sénat.

— « Protection, Rufio ? Un mot bien curieux pour désigner la présence de trois légions dans mes jardins. Mais parlons, je vous prie, du **foedus**. Vous semblez oublier que l'Égypte n'est pas une province conquise, mais un royaume allié et ami du Peuple Romain. Confondre ces deux statuts serait une faute de grammaire politique que Jules César ne vous pardonnerait pas. »

Je vis le tressaillement de ses paupières. En utilisant sa propre langue avec une précision qu'il n'atteindrait jamais, je venais de lui ravir son sol natal. Je n'étais plus "l'Égyptienne" ; j'étais l'interlocutrice que l'on ne pouvait pas ignorer.

Le verbe n'est pas seulement un moyen de communication ; c'est une architecture. En changeant de langue, je changeais les murs de la pièce. Quand je m'adressais aux émissaires juifs présents dans l'ombre, mon ton devenait celui de la sagesse antique, presque biblique. Quand je me tournais vers les érudits grecs du Museion, j'utilisais

l'ironie platonicienne pour souligner la brutalité des méthodes romaines.

Je les baladais d'un monde à l'autre. Je les étourdissais.

— « Vous parlez de blé, » continuai-je, ma voix résonnant sous les voûtes. « Mais le blé d'Égypte ne se récolte pas avec des glaives. Il se gagne par le respect du Nil, que vous ne comprenez pas, et par l'administration de mes fonctionnaires, dont vous ne sauriez déchiffrer les registres. Si vous brisez l'appareil administratif de Pharaon pour plaire à vos collecteurs d'impôts, Rome ne recevra que de la poussière. »

Je voyais la panique poindre derrière leur masque de marbre. Ils réalisaient que s'ils m'écartaient, ils héritaient d'un chaos illisible. L'Égypte était un labyrinthe de symboles, de rites et de chiffres dont j'étais la seule détentrice de la clé.

À un moment, un jeune tribun, sans doute ivre de sa propre arrogance, m'interrompit en affirmant que la force du fer prévalait sur la "rhétorique de cour". Je m'approchai de lui. Je sentis son souffle court. Je lui parlai alors en égyptien ancien, une langue aux sonorités gutturales, venues du fond des âges, une langue qui sonne comme le jugement des morts devant le tribunal d'Osiris.

Il ne comprit pas un traître mot, mais il recula. La terreur est une langue universelle, et la mienne puisait sa force dans trois mille ans de rituels.

— « Ce que je viens de dire, jeune homme, » repris-je en grec avec un sourire glacial, « c'est que le temps dévore le fer, mais que le Verbe, lui, construit l'Éternité. Rome est un empire du présent. L'Égypte est un empire de la mémoire. On ne gouverne pas la mémoire avec des centurions. »

Tout au long de cette matinée, j'ai tissé ma toile. J'ai imposé ma vision du monde : une vision où l'Égypte n'était pas le grenier de Rome, mais son centre culturel, son âme indispensable, son partenaire de sang et d'esprit. J'utilisais la rhétorique non

pour masquer la vérité, mais pour créer une réalité nouvelle où ils étaient les invités, et moi l'hôtesse souveraine.

Chaque adjectif était une sentinelle, chaque métaphore une tranchée.

En fin de compte, ils signèrent. Non pas ce qu'ils avaient prévu, mais ce que j'avais dicté. Ils sortirent de la salle d'audience épuisés, comme s'ils venaient de livrer une bataille de douze heures sous un soleil de plomb. Et d'une certaine manière, c'était le cas.

Une fois seule, je m'assis enfin sur le trône de porphyre. Mes cordes vocales étaient brûlantes, ma tête lourde de tous ces masques linguistiques que j'avais dû porter. La sincérité est un luxe que les reines se réservent pour leur miroir ou pour leur journal. Devant le monde, je devais être une symphonie polyphonique.

Je regardai mes mains. Elles tremblaient légèrement. Ce n'était pas de peur, mais d'exaltation. J'avais ressenti le pouvoir pur de l'intellect sur la brute. J'avais protégé mon peuple, mes temples, mes paysans et mes savants avec de simples vibrations d'air et des nuances de syntaxe.

César rentra peu après, un sourire aux lèvres, ayant appris l'issue des débats par ses espions.

— « Vous avez une façon très particulière de faire la guerre, Cléopâtre, » dit-il.

— « Je ne fais pas la guerre, Jules. Je définis la paix. Et je la définis en des termes que vous pouvez comprendre, mais que je suis la seule à pouvoir écrire. »

Il rit, charmé et peut-être un peu inquiet. Il avait raison de l'être. Car derrière chaque mot aimable, derrière chaque concession rhétorique, je cachais un poignard de certitude : Rome passerait, mais le Verbe d'Isis resterait.

J'étais la Dernière Pharaonne, et si mon royaume devait un jour tomber, ce ne serait

pas parce que j'aurais manqué de courage, mais parce que le monde ne méritait plus la complexité de ma voix. En attendant, ma langue était mon armée, et Alexandrie, grâce à elle, restait le cœur battant du monde civilisé.

Le Verbe était mon rempart, et ce rempart était inexpugnable.

Chapitre 5

L'Échiquier des Alliances

L'ÉCHIQUIER DES ALLIANCES

La nuit alexandrine n'est jamais tout à fait obscure ; elle est une étoffe de soie violette, brodée de phares et de rumeurs maritimes. Dans le silence de mes appartements, alors que le parfum du nard s'était mêlé à l'odeur âcre des lampes à huile, je contemplais l'homme qui, d'un trait de plume ou d'un mouvement de glaive, pouvait raser ma cité ou la porter aux nues. Jules César dormait, ou feignait de dormir, son profil d'aigle découpé par la lueur vacillante des mèches de coton.

On a beaucoup écrit sur mon lit, comme si l'alcôve était le seul théâtre de mon pouvoir. Quelle méprise. Pour une reine de ma lignée, le plaisir n'est jamais une fin, il est un langage. Si je m'étais offerte à lui, enroulée dans ce tapis dont la légende s'est emparée avec une gourmandise vulgaire, ce n'était pas par soumission érotique. C'était pour forcer le destin, pour m'inviter à la table où se décidait le sort des nations. Ce lit était mon second trône, et les draps de lin, le parchemin sur lequel nous dessinions, à chaque étreinte, les frontières d'un monde nouveau.

Je me levai sans bruit, drapée dans une stola de pourpre légère, et m'approchai de la fenêtre ouvrant sur le Grand Port. Le Phare, ce colosse de pierre, projetait son doigt de feu sur les eaux sombres. J'étais Cléopâtre Théa Philopator, la « Déesse qui aime son père », mais en cette heure suspendue, j'étais surtout l'architecte d'un empire qui refusait de mourir.

— « Vous ne dormez pas, Cléopâtre. L'ambition est une compagne bruyante, n'est-ce pas ? »

La voix de César était basse, dénuée de la morgue qu'il affichait devant ses légats. Il s'était redressé, la couverture rejetée sur ses hanches. Il n'y avait aucune tendresse dans son regard, seulement une reconnaissance mutuelle, celle de deux prédateurs qui ont appris à s'apprécier.

— « L'ambition ne me tient pas éveillée, Jules, » répondis-je sans me retourner. « C'est la vision. Je vois l'Égypte non pas comme une province que vous pourriez piller pour nourrir votre plèbe, mais comme le pivot sur lequel Rome doit s'appuyer pour ne pas s'effondrer sous son propre poids. »

Il rit doucement. C'était un rire sec, celui d'un homme qui connaît le prix de chaque chose.

— « Vous parlez toujours comme si nous étions égaux. C'est ce qui me fascine chez vous... et ce qui vous rend dangereuse. »

Je me retournai enfin, mes yeux ancrés dans les siens.

— « Nous sommes égaux. Vous avez le fer, j'ai l'or. Vous avez les légions, j'ai l'histoire. Vous êtes un conquérant de passage ; je suis l'héritière de trois mille ans de divinité. Rome est une enfant impétueuse qui joue avec des épées. L'Égypte est une grand-mère qui connaît tous les secrets de l'âme. Unissez-les, et vous créerez quelque chose que le temps ne pourra effacer. »

Le rapprochement stratégique que nous opérions alors dépassait les simples traités de non-agression. C'était un pacte géopolitique total. Je savais que mon frère Ptolémée XIII et ses conseillers eunuques ne voyaient en Rome qu'un créancier gênant. Ils étaient des enfants aveugles. Moi, je voyais en César l'instrument de la restauration lagide.

Pour lui, je n'étais pas seulement une maîtresse exotique ; j'étais la clé du Levant. En me plaçant seule sur le trône, il s'assurait le contrôle du blé du Nil sans avoir à

s'encombrer d'une administration romaine complexe et corruptible. Mais pour moi, l'enjeu était bien plus vaste. Je voulais recouvrer les possessions de mes ancêtres : Chypre, la Syrie, la Cyrénaïque. Je voulais que le sceptre d'Isis s'étende à nouveau sur les côtes que le grand Alexandre avait foulées.

— « Que voulez-vous vraiment, Cléopâtre ? » demanda-t-il en se levant pour me rejoindre.

— « Je veux que mon fils soit l'héritier de l'Orient et de l'Occident. Je veux que le sang de César et celui des Ptolémées coule dans les veines d'un seul homme qui fera de la Méditerranée un lac de paix. »

Je sentis ses mains sur mes épaules. C'était le contact du pouvoir brut. À ce moment précis, l'intimité n'était plus une affaire de corps, mais une fusion de volontés. Chaque baiser était une clause contractuelle, chaque caresse une concession diplomatique. Je jouais ma vie, ma couronne et l'existence même de mon peuple sur cet échiquier de chair et d'esprit.

Certains me reprocheront d'avoir utilisé ma féminité comme une arme. Ils n'ont rien compris à la solitude d'une reine. Une femme au pouvoir ne peut se contenter de commander ; elle doit séduire le destin. Si j'avais été un homme, j'aurais levé des armées et versé le sang de milliers de fellahs pour obtenir ce que j'ai obtenu par un simple murmure à l'oreille du maître de Rome. Qui est le plus barbare ? Le général qui massacre, ou la souveraine qui captive ?

Le lendemain, les travaux du conseil furent la mise en scène de notre alliance nocturne. César, dans sa toge immaculée, dictait sa volonté aux Alexandrins avec une autorité nouvelle. Il exigeait que le testament de mon père soit respecté à la lettre : Ptolémée et moi devions régner ensemble. Mais dans l'éclat de son regard, je voyais bien qu'il n'y avait plus de place pour mon frère. Le "nous" qu'il prononçait ne nous incluait pas, mon frère et moi, mais lui et moi.

Nous passions des heures sur des cartes de papyrus, nos têtes penchées l'une contre l'autre. Je lui enseignais la complexité des cycles du Nil, l'importance des prêtres de Memphis, l'art de gouverner un peuple qui ne vous voit pas comme un magistrat, mais comme un dieu. En retour, il m'initiait aux rouages de la machine républicaine, à la fragilité du Sénat, à la nécessité du spectacle pour maintenir la loyauté des masses.

C'était une éducation mutuelle, une symbiose entre deux mondes que tout opposait. Je le polissais, j'adoucis ses angles romains avec le raffinement de l'hellénisme, tandis qu'il m'insufflait la rigueur pragmatique de sa race.

Pourtant, au fond de moi, une plaie restait béante. L'authenticité de mon engagement n'excluait pas la douleur de la nécessité. J'aimais César, peut-être, pour l'immensité de son esprit, mais je n'oubliais jamais qu'il était le geôlier de ma liberté. Chaque fois que je plongeais mes doigts dans ses cheveux, je me rappelais que ses mains avaient étranglé la Gaule.

C'était là le paradoxe de ma vie : pour sauver l'Égypte, je devais me donner à celui qui pouvait la détruire.

Un soir, alors que nous dînions sur une terrasse surplombant le jardin des muses, il me dit :

— « Vous êtes la seule femme qui me donne l'impression que le monde est trop petit. »

Je levai ma coupe de vin de Maréotis, dont la robe sombre brillait comme du sang sous la lune.

— « Le monde n'est pas trop petit, Jules. C'est votre imagination qui est limitée par les frontières de Rome. Regardez vers le Sud, vers l'Éthiopie, vers l'Inde. C'est là que se trouve l'éternité. »

Ce soir-là, je savais que j'avais gagné. L'échiquier était en place. Les pièces bougeaient selon ma volonté. J'avais transformé une occupation militaire en un protectorat de luxe, et une conquête romaine en une restauration pharaonique.

L'alliance était scellée. Non par des parchemins que les flammes peuvent dévorer, mais par la reconnaissance d'une ambition commune si haute qu'elle en devenait vertigineuse. Je n'étais plus une fugitive luttant pour sa survie ; j'étais la partenaire de l'homme le plus puissant de la Terre.

Et tandis que le cri des sentinelles résonnait sur les remparts, je caressais mon ventre encore plat, rêvant déjà de l'enfant qui serait le pont entre deux mondes. Je sentais le poids de la couronne sur ma tête, non plus comme un fardeau, mais comme une promesse. L'Égypte ne serait pas une province. Elle serait le cœur. Et j'en serais le sang.

Le sceptre et l'échiquier... Le jeu ne faisait que commencer, mais pour la première fois, je sentais que les dieux, lassés de l'arrogance de Rome, avaient choisi de parler ma langue. Et ma voix, mélodieuse et tranchante, allait résonner bien au-delà des siècles.

Chapitre 6

Le Sanctuaire des Parchemins

****CHAPITRE : LE SANCTUAIRE DES PARCHEMINS****

L'odeur. C'est la première chose qui me frappe chaque fois que je franchis le seuil du Mouseïon. Ce n'est pas le parfum entêtant du kyphi que l'on brûle dans les temples, ni l'effluve saumâtre du Grand Port tout proche. C'est une odeur sèche, ancienne, une poussière d'éternité mêlée au cèdre des coffres et au roseau mûri par le soleil. C'est l'odeur de la pensée capturée.

Alexandrie, ma cité de verre et de marbre, se targuait d'être le phare du monde. Mais alors que mon alliance avec César se solidifiait dans les draps de pourpre et les décrets de chancellerie, je sentais monter en moi une angoisse que ni les légions, ni l'or ne pouvaient apaiser. Rome n'était pas seulement une puissance militaire ; elle était une machine à broyer les identités. Partout où ses sandales cloutées foulaient le sol, les dieux locaux finissaient par porter la toge, les langues ancestrales se figeaient dans le marbre froid du latin, et la subtilité des mystères s'effaçait devant la rigueur brutale du droit romain.

Ils appelaient cela la « civilisation ». J'appelais cela un effacement.

Ce soir-là, je m'étais glissée hors du palais, loin des banquets où les officiers de César s'enivraient de vins de Maréotide en se moquant de nos dieux à tête d'animaux. J'avais besoin de retrouver ma propre stature. Non celle de la reine-amante, mais celle de la fille de Thot.

— Majesté, murmura Philostrate, le conservateur en chef, en s'inclinant si bas que sa

barbe effleura le dallage. Le sanctuaire est prêt. Nous avons déplacé les rouleaux du *Livre des Portes* et les traités d'astronomie d'Eudoxe dans les salles inférieures.

Je marchais à ses côtés, mes sandales d'or claquant sur le porphyre. Les hautes étagères se dressaient autour de nous comme les colonnes d'un temple invisible. Des milliers de parchemins, des millions de mots. La somme de tout ce que l'humanité avait compris du ciel, des corps et de l'âme.

— Les Romains ne voient en cet endroit qu'une curiosité de collectionneurs, dis-je, ma voix résonnant avec une amertume que je ne cherchais plus à cacher. Pour César, c'est un trophée de plus. Pour ses hommes, c'est du combustible potentiel. Ils ne comprennent pas que si ces murs brûlent, c'est l'esprit de l'Égypte — de la vraie Égypte, celle qui précède leur petite République de quelques millénaires — qui s'évaporerait comme une brume sur le Nil.

Je m'arrêtai devant un pupitre où reposait un papyrus d'une finesse extrême. Il traitait de la circulation des humeurs et de la chirurgie de l'œil. Des connaissances que les médecins de Rome, ces bouchers de champ de bataille, ne pourraient même pas concevoir.

— Ils veulent nous « normaliser », Philostrate, repris-je en caressant la fibre végétale. Ils veulent que nos prêtres parlent leur langue, que nos architectes oublient le nombre d'or pour construire des aqueducs utilitaires. Ils veulent réduire Isis à une version pâle de leur Junon. Mais l'Égypte n'est pas une province. C'est une matrice.

L'émotion me serra la gorge. Je pensai à l'enfant que je portais. Césarion. Il serait le maître de deux mondes, mais quel monde l'emporterait en lui ? Serait-il un Romain qui regarde l'Égypte comme une ferme opulente, ou un Pharaon qui comprend que le pouvoir réside dans la maîtrise des astres et du temps ?

— Nous devons tout copier, ordonnai-je, mon ton se faisant impérieux. Chaque traité

d'alchimie, chaque carte du ciel, chaque incantation funéraire. Je veux des scribes à l'œuvre jour et nuit. S'il le faut, cachez les originaux dans les tombes de la Vallée des Rois, là où le sable les gardera mieux que les hommes.

— C'est un travail de géant, Majesté. Et le coût...

— Le coût ? Je ris, un rire sec et sans joie. L'Égypte est riche à en crever, Philostrate. Je donnerai mes bijoux, je viderai les coffres du Trésor. Que valent des colliers d'émeraudes face à la perte de la science d'Imhotep ? Si nous perdons notre savoir, nous devenons des esclaves. Un peuple qui ne connaît plus son histoire est un peuple que l'on peut dompter.

Je m'approchai d'une fenêtre haute. Au loin, le phare d'Alexandrie tranchait l'obscurité de son pinceau de feu. C'était mon symbole. La lumière dans la nuit. Mais je savais que la nuit qui venait de l'Ouest était d'une autre nature. C'était une nuit de l'esprit, un pragmatisme dévastateur qui n'avait cure du sacré.

Pour les Romains, un cercle n'était qu'une forme pour un cirque. Pour nous, c'était l'image de l'éternité.

Je sentais une révolte brûlante m'embraser les veines. On m'accusait de séduire les grands hommes de ce monde pour garder mon trône. Quelle petitesse de vue ! Je les séduisais pour protéger ce sanctuaire. Je livrais mon corps pour que l'âme de mon peuple ne soit pas violée par leur acculturation barbare. Chaque fois que je parlais grec ou latin avec César, je me faisais violence, car ma pensée, elle, restait ancrée dans les hiéroglyphes, dans cette langue de pierre et d'oiseaux qui seule sait nommer l'invisible.

Je pris un calame et, sur un morceau de papyrus vierge, je traçai quelques signes d'une main ferme.

— Écoutez-moi bien, dis-je aux savants qui s'étaient rassemblés dans l'ombre des rayons. Rome croit nous avoir conquis parce que ses navires sont dans notre port. Mais nous allons les conquérir par l'esprit. Nous traduirons nos sciences dans leur langue, mais nous en garderons les clefs secrètes. Nous infuserons leur culture de nos mystères jusqu'à ce qu'ils ne sachent plus qui ils sont. Ils porteront nos amulettes, ils adoreront notre Déesse, ils adopteront notre calendrier. Ils croiront être les maîtres, mais ils ne seront que les porteurs de notre héritage.

C'était ma guerre à moi. Une guerre de parchemin et d'encre. Une guerre silencieuse, menée dans les recoins sombres du Mouseïon.

Je savais que le temps m'était compté. Je sentais le souffle de l'Histoire, ce vent froid qui finit toujours par renverser les empires. Un jour, peut-être, ces murs s'effondreraient. Un jour, les flammes — qu'elles soient celles de la guerre ou de l'ignorance — lécheraient ces étagères. Mais tant que je respirais, tant que je portais la couronne de Haute et Basse-Égypte, je serais le rempart.

Je posai la main sur mon ventre. *Apprends, mon fils,* pensai-je. *Apprends que la force du glaive n'est rien sans la force de la lettre. Sois Romain par la cuirasse, mais reste Égyptien par le sanctuaire de ton esprit.*

Je quittai la bibliothèque alors que l'aube commençait à teinter de rose le calcaire des bâtiments. Dans le lointain, une trompette romaine sonna le réveil des camps. Un son criard, métallique, sans nuances. Je souris avec dédain. Ils avaient les trompettes, mais nous avions les chants des dieux. Ils avaient le présent, mais j'allais m'assurer que l'Égypte possède l'éternité.

En regagnant mes appartements, je ne me sentais plus comme une reine assiégée, mais comme une gardienne sacrée. Rome pouvait bien prendre la terre, je ne lui céderais jamais le ciel.

Chapitre 7

Le Nil en Héritage

L'odeur du Nil à l'aube est une promesse que seul un souverain d'Égypte peut pleinement déchiffrer. C'est un parfum de limon fertile, d'eau douce et de vie en suspens, un souffle qui précède le tumulte des marchés et les plaintes des courtisans. Ce matin-là, en regagnant mes appartements après la fraîcheur de la bibliothèque, je ne voyais pas seulement le fleuve comme une divinité à apaiser, mais comme la colonne vertébrale d'un empire qu'il me fallait soigner, vertèbre après vertèbre.

Rome croit que l'on gouverne avec le fer. Antoine, malgré tout son génie militaire, reste un homme de légion : pour lui, la puissance se mesure au nombre de boucliers qui luisent sous le soleil. Il se trompe. La puissance ne réside pas dans le cri du soldat, mais dans le silence du scribe qui consigne, avec une précision d'orfèvre, chaque boisseau de blé sortant des greniers d'Hermopolis. On ne règne pas sur des ruines, et un peuple affamé n'a que faire de la gloire de ses ancêtres si son ventre crie famine.

Je m'assis à ma table de travail, celle de cèdre sombre incrustée d'ivoire, où s'entassaient des rouleaux de papyrus que mes ministres n'osaient plus toucher tant la complexité des chiffres les effrayait. Pour eux, j'étais Isis incarnée, une déesse lointaine. Pour moi-même, j'étais la première administratrice du royaume, l'intendante en chef d'une machine millénaire qu'il fallait sans cesse huiler pour éviter qu'elle ne se grippe sous le poids de la corruption ou de la paresse.

« Maât est l'équilibre », murmurai-je en déroulant un rapport sur la crue de l'année.

Si le Nil montait trop haut, il emportait les digues et les espoirs ; s'il restait trop bas,

la terre se craquelait comme la peau d'une vieille femme, et la mort s'installait dans les villages. Cette année-là, Hâpy avait été généreux, mais la générosité des dieux est une responsabilité pour les rois. Il fallait répartir, stocker, prévoir. J'avais ordonné la restauration des canaux de dérivation dans le Delta, des travaux que mes prédécesseurs, plus occupés par leurs querelles de palais que par le sort des paysans, avaient laissés à l'abandon. On m'avait reproché ces dépenses, les jugeant indignes d'une reine qui devait préparer la guerre. Idiots. Un canal bien entretenu vaut dix cohortes de mercenaires. Un paysan qui sait que son champ sera irrigué est un sujet qui ne se révoltera jamais, même si l'ombre de l'aigle romain plane sur sa tête.

Je me souviens de ce marchand de Rhakôtis qui s'était plaint des taxes sur le vin. Je l'avais reçu non pas avec la foudre de la colère, mais avec la froideur de la logique. Je lui avais montré les registres. Je lui avais expliqué que l'or qu'il versait ne servait pas seulement à parer mon cou de lapis-lazuli, mais à maintenir la flotte qui protégeait ses cargaisons des pirates ciliciens. Gouverner, c'est faire comprendre au peuple que sa prospérité personnelle est indissociable de la solidité de l'État. J'ai réduit le poids de la drachme de bronze pour favoriser les échanges locaux, tout en maintenant la valeur de l'argent pour nos transactions avec l'étranger. Une équation périlleuse, un jeu d'échecs monétaire où chaque mouvement pouvait provoquer l'inflation ou la ruine. Mais j'avais l'esprit des Lagides, cette curiosité grecque alliée à la patience éternelle des pharaons.

Mes journées n'étaient pas faites de banquets et de roses, contrairement à ce que la propagande d'Octave s'empressait de répandre à Rome. Elles étaient faites de calculs d'intérêts, de renégociations de dettes et de surveillance des monopoles royaux sur l'huile et le papyrus. Je connaissais le prix du lin à Canope et celui du sel à l'Oasis de Siwa. Chaque fois que je signais un décret, je sentais le poids de millions d'existences au bout de mon calame.

Un jour, un émissaire romain, envoyé par le Sénat pour "auditer" — quel mot barbare — nos ressources, s'étonna de me voir passer des heures avec le préposé aux douanes

de Péluse.

« Pourquoi une reine s'abaisse-t-elle à compter des sacs de sel ? » m'avait-il demandé avec ce mépris protecteur si propre aux hommes de sa race.

Je l'avais regardé droit dans les yeux, ce regard qui, disait-on, pouvait glacer le sang ou enflammer les cœurs.

« Parce que Rome mange le blé que je cultive, lui avais-je répondu. Et si je cesse de compter, vous cesserez de manger. Votre empire est un géant aux pieds d'argile qui ne survit que par la grâce de mon administration. Ne l'oubliez jamais. »

Il était reparti déconcerté. Ils ne comprenaient pas que l'Égypte n'était pas une province à piller, mais un organisme vivant. Ma souveraineté ne reposait pas sur la peur, mais sur une forme de contrat sacré. Je donnais au peuple la stabilité, la justice des tribunaux de nome, et la certitude que le lendemain ne serait pas pire qu'hier. En échange, ils me donnaient leur sueur, leur respect et, plus important encore, leur silence face à mes ambitions politiques.

Je repensai à mon fils, Césarion. Je l'imaginai parcourant ces mêmes couloirs dans quelques années. Je voulais lui laisser un royaume sain, pas un trésor vidé par les caprices d'une cour dispendieuse. Je lui apprendrais que l'économie est la véritable magie des rois. Transformer le limon en or, non par l'alchimie, mais par le travail et l'ordre.

La souveraineté, c'est l'indépendance. Et l'indépendance commence par un grenier plein. Rome pouvait posséder toutes les routes du monde, tant que je tenais les clés des greniers du Nil, c'était moi qui dictais les termes de la paix. Je ne céderais rien de notre richesse. Chaque grain de blé exporté vers l'Italie était une arme que je leur vendais très cher, une chaîne d'or que je passais autour du cou de leurs généraux.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel, inondant Alexandrie d'une lumière d'albâtre. De mon balcon, je voyais le port, les navires aux voiles colorées qui partaient vers l'Inde ou revenaient de Bérénice chargés d'épices et d'encens. Ce

mouvement perpétuel, ce flux de richesses, c'était mon œuvre. C'était mon armée invisible.

On dira de moi que j'ai été une séductrice, une intrigante, peut-être même une traîtresse à ma propre lignée. Mais personne ne pourra dire que sous mon règne, la terre d'Égypte a cessé de porter ses fruits. J'ai pris un royaume au bord de la faillite, déchiré par les guerres civiles de mon père et de mon frère, et j'en ai fait le centre économique du monde connu.

Je posai ma main sur le marbre frais de la balustrade. Rome pouvait bien brandir ses glaives. Moi, j'avais le Nil. J'avais les comptes de mes scribes. J'avais la prospérité d'un peuple qui, malgré les menaces, continuait de chanter sur les rives du fleuve lors des fêtes d'Opet.

Le sceptre est lourd, certes, mais il est moins pesant lorsque l'on sait que chaque battement de cœur de ce pays dépend de la justesse de notre regard. Ils ont le présent, pensai-je à nouveau en regardant les tentes romaines au loin. Mais j'ai construit un héritage qui survit à la monnaie et au sang. J'ai fait de l'Égypte une nécessité dont le monde ne pourra jamais se passer. Et c'est là, dans cette dépendance silencieuse qu'ils ont envers nous, que réside ma plus belle victoire.

Je retournai à mes papyrus. Il y avait une cargaison de bois de cèdre du Liban à réceptionner, et je ne ferais confiance à personne d'autre que moi-même pour en vérifier le prix. Une reine ne dort jamais tout à fait, car l'Égypte, elle, ne s'arrête jamais de respirer.

Chapitre 8

L'Orage d'Orient

Le bois de cèdre était arrivé, lourd de l'odeur résineuse des forêts du Liban, mais mon esprit, lui, avait déjà vogué bien au-delà des quais d'Alexandrie. Tandis que mes scribes griffonnaient le décompte des cargaisons, un autre nom s'écrivait en lettres de feu sur l'horizon de ma pensée : Marc Antoine.

Rome était un monstre à deux têtes, et l'une d'elles venait de se tourner vers moi, non pas avec la froide curiosité intellectuelle de César, mais avec l'appétit brut d'un homme qui se sentait l'égal des dieux. On m'avait mandée à Tarse. Un ordre, selon les diplomates romains. Une convocation, selon l'orgueil d'Octave. Pour moi, ce fut une scène de théâtre dont j'allais commander les décors, les lumières et le dénouement.

Je me souviens de la chaleur poisseuse du Cydnus, de l'air qui vibrait sous les chants des flûtes et des luths. Je n'y suis pas allée en suppliante. J'y suis allée en Aphrodite, en Isis, en maîtresse d'un monde ancien qui regardait la rudesse latine avec une pitié polie. Lorsque ma nef aux voiles de pourpre et à la proue d'or fendit les eaux, je vis dans les yeux d'Antoine ce que je cherchais : non pas seulement le désir, mais la reconnaissance. Il ne voyait pas une reine cliente. Il voyait le soleil de l'Orient.

Antoine n'était pas César. Là où Jules était un architecte du destin, un homme dont l'esprit fonctionnait comme une machine de siège, Antoine était un fleuve en crue : puissant, imprévisible, capable de fertiliser une terre comme de la noyer sous sa fougue. Il aimait le vin, les rires, la démesure et la gloire. Rome l'étouffait dans sa toge étriquée et ses vertus de façade. Moi, je lui offrais l'éternité des Ptolémées.

« L'Orient n'est pas une province, Antoine, » lui avais-je murmuré un soir, sous les

étoiles d'Alexandrie, alors que les parfums du jardin royal montaient vers nous. « C'est le berceau de la lumière. Pourquoi te contenter d'être un général à la merci des humeurs d'un Sénat vieillissant, quand tu peux être un dieu ici, à mes côtés ? »

C'est là que naquit l'orage. Un orage qui ne venait pas du ciel, mais de notre volonté commune de redessiner la carte du monde.

Mon rêve n'était pas une simple conquête territoriale. Je ne voulais pas simplement agrandir les frontières de l'Égypte pour le plaisir de voir mon nom gravé sur plus de pylônes. Je voulais recréer l'empire de mes ancêtres, celui d'Alexandre, une *Koinè* hellénistique où la culture, la science et le commerce unifiaient les peuples, là où Rome ne savait qu'imposer le glaive et l'impôt. Je voulais un Orient unifié, puissant, un contrepoids colossal à l'hégémonie de ces loups du Tibre qui pensaient que le monde s'arrêtait à leurs sept collines.

Nous avons passé des nuits entières, penchés sur des cartes qui sentaient le vieux parchemin et l'encre fraîche. Antoine, avec sa main de soldat, traçait des lignes : l'Arménie, la Cyrénaïque, la Syrie, la Cilicie. Pour lui, c'étaient des trophées. Pour moi, c'étaient les vertèbres d'un géant que nous étions en train de réveiller.

Je voyais déjà cet Empire du Levant, avec Alexandrie pour capitale — car Rome, malgré toute sa superbe, restait une ville de briques et de sang, tandis que ma cité était une ville de marbre et d'esprit. Nous étions les "Inimitables", le club de nos plaisirs et de nos ambitions. Nous rions des menaces d'Octave, ce jeune homme pâle qui calculait ses chances à Rome pendant que nous embrassions le destin sous le ciel d'Égypte.

Mais l'orage grondait au loin. Je sentais la haine de Rome traverser la Méditerranée comme un vent froid. Pour eux, je n'étais pas une reine souveraine protégeant les intérêts de son peuple ; j'étais la « Putain de l'Orient », la sorcière qui avait ensorcelé leur grand capitaine. Ils ne comprenaient pas que ce n'était pas mon corps qui tenait

Antoine, mais la grandeur de ma vision. Je lui offrais ce que Rome lui refusait : la liberté d'être démesuré.

Parfois, dans le silence de mes appartements, après qu'Antoine se fut endormi, je regardais mes enfants — nos enfants. Alexandre Hélios, Cléopâtre Séléné... Le Soleil et la Lune. Ils étaient les héritiers de ce monde nouveau. En eux coulait le sang des Macédoniens et la puissance des Romains, portés par le souffle millénaire du Nil. Pour eux, je devais réussir. Si l'échiquier devait trembler, je serais celle qui déplacerait les pièces avec la fermeté d'une déesse.

Le ralliement d'Antoine était ma plus grande manœuvre, mais aussi ma plus grande sincérité. J'aimais cet homme pour sa vulnérabilité face à la beauté, pour sa bravoure qui frisait l'absurde. Mais par-dessus tout, je l'aimais parce qu'il était le seul instrument capable de briser les chaînes que Rome forgeait pour nous.

« Ils diront que nous avons péché par orgueil, » me dit-il un jour, alors que nous contemplions la flotte en construction dans le port.

« L'orgueil est le nom que les petits hommes donnent à l'ambition de ceux qui les dépassent, » répondis-je.

L'orage d'Orient approchait. Je le sentais à l'électricité qui chargeait l'air, au silence soudain des oiseaux de mer, à la nervosité de mes conseillers. Octave ne nous pardonnerait jamais les Donations d'Alexandrie. Il ne nous pardonnerait pas d'avoir osé proclamer que l'Orient était une entité propre, souveraine et divine.

Rome voulait une esclave, elle allait trouver une rivale. Elle voulait des tributs, elle allait recevoir la guerre.

J'ai repris mon calame. Les comptes de bois de cèdre étaient terminés. Désormais, il fallait compter les navires, les lances et les réserves de grain. Mon peuple continuait de chanter sur les rives, ignorant que le monde tel qu'ils le connaissaient allait

basculer. Je les regardais, et une larme, une seule, que je séchais aussitôt, perla sur ma joue. Non par peur, mais par amour pour cette terre que je refusais de voir devenir une simple grange à blé pour les banquiers romains.

L'histoire s'écrit avec le sang de ceux qui osent rêver trop grand. Soit. Si je dois tomber, ce ne sera pas comme une proie, mais comme une étoile qui explose, illuminant pour les siècles à venir le souvenir d'un Empire qui aurait pu être, et qui, durant quelques années dorées, a fait trembler le monde.

L'orage est là. Antoine m'attend sur le pont. Le destin, lui, attend que je lui donne le signal. Je suis Cléopâtre, septième du nom, et je n'ai jamais été aussi vivante qu'à l'aube de ce chaos.

Chapitre 9

Les Murmures du Palais

****CHAPITRE : LES MURMURES DU PALAIS****

Le marbre de l'Alexandrie est une peau froide qui ne ment jamais. Sous la plante de mes pieds, alors que je parcourais les galeries désertes de mon palais du Lochias, je sentais les vibrations de la cité. Mais ce soir-là, ce n'était pas le chant joyeux des dockers ou le tumulte des marchés qui remontaient vers moi. C'était un sifflement bas, une rumeur rampante comme le venin d'un aspic que l'on aurait libéré dans les couloirs du pouvoir.

Le monde croit que les empires s'effondrent sous le poids des catapultes et des légions. C'est une erreur de poète ou de soldat. Les empires s'effritent d'abord par le langage, par ces mots que l'on échange dans l'ombre, derrière les tentures de lin, là où la loyauté s'étirole dès que le vent change de direction.

On m'appelle la « putain de l'Orient ».

J'ai lu les rapports de mes espions à Rome. Je connais les discours qu'Octave prononce devant le Sénat. Avec une discipline de fer et une cruauté froide, il est en train de sculpter ma statue pour la postérité. Il ne combat pas une reine, il ne combat pas une stratège qui a redressé l'économie d'un royaume exsangue, il ne combat pas l'héritière de l'esprit d'Alexandre. Non, il combat une « ensorceleuse », une « courtisane étrangère » qui aurait dévoyé le noble Marc Antoine par des philtres d'amour et des luxures barbares.

Quelle pauvreté d'esprit. Quelle insulte à l'intelligence de ses propres concitoyens.

Mais je sais comment fonctionne le cœur des hommes : il est plus facile de haïr une femme que l'on imagine débauchée que de respecter une souveraine qui vous surpasse en érudition. Octave me craint, car je parle neuf langues quand il balbutie son grec ; il me craint, car je connais les astres et la philosophie alors qu'il n'est qu'un scribe du pouvoir, un calculateur dénué de souffle. Pour me réduire, il doit me déshabiller de ma couronne et ne me laisser que ma couche.

Il veut faire de moi une anecdote charnelle, alors que je suis l'Égypte.

Les murmures ne venaient pas seulement de Rome. Ils s'étaient infiltrés ici, dans les replis de ma propre cour. J'apercevais, au détour d'une colonnade, ces regards qui se détournent. Mes ministres, mes conseillers, ceux-là mêmes que j'avais enrichis, commencent à peser le poids de l'or d'Octave face à la fidélité due à leur Reine. Je les voyais calculer, leurs doigts s'agitant nerveusement sur leurs tablettes de cire. Ils sentaient l'odeur de la charogne avant même que la bataille n'ait eu lieu.

« Majesté, le Conseil s'inquiète des dépenses pour la flotte », m'avait glissé le matin même Sosigène, avec cette onctuosité qui précède la trahison.

Je l'avais regardé droit dans les yeux, ce regard qui a fait trembler des rois. « Le Conseil s'inquiète, ou le Conseil cherche-t-il à savoir si le prix de ma tête suffira à racheter leur propre salut auprès de Rome ? »

Le silence qui suivit fut plus éloquent que toutes les dénégations. Ils croient que je suis aveugle, que mon amour pour Antoine m'a embrumée. Ils ne comprennent pas que mon alliance avec lui était le dernier coup d'échiquier possible pour préserver notre indépendance. Si j'ai ouvert mes bras à Antoine, c'était pour que l'Égypte garde ses mains libres.

Je me suis arrêtée devant une fenêtre donnant sur le Phare. Sa lumière balayait la mer, un métronome d'espoir dans une nuit d'encre. J'ai repensé à ma jeunesse, aux leçons

de mon père, aux complots de ma sœur Arsinoé. J'ai survécu à tout cela. Je suis la descendante de Ptolémée Soter, le général de fer. Le sang macédonien qui coule dans mes veines n'est pas fait d'eau de rose, mais de fer et de feu.

Pourtant, la douleur est réelle. Elle n'est pas la douleur d'une femme délaissée — je ne l'ai jamais été — mais celle d'une mère qui voit le futur de ses enfants se ternir sous la calomnie. Césarion, mon fils, le fils du divin Jules, porte sur ses épaules un héritage que Rome ne lui pardonnera jamais. Il est la vérité vivante qui dément la légitimité d'Octave. Voilà pourquoi la propagande est si féroce. Pour qu'Octave puisse régner, il faut que je sois une sorcière et que mon fils soit un bâtard.

J'ai convoqué mes servantes de confiance, Iras et Charmion. Elles seules ne murmurent pas. Elles seules ne cherchent pas à vendre le secret de mes larmes ou la couleur de mes doutes.

— Qu'ils parlent, ai-je dit d'une voix que je voulais royale, bien que ma gorge fût nouée. Qu'ils écrivent leurs satires à Rome. Qu'ils m'appellent Isis ou Circé. Ils ne se rendent pas compte que plus ils m'insultent, plus ils m'élèvent. On n'insulte pas ce qui est insignifiant. On ne cherche pas à détruire par le verbe ce que l'on n'est pas certain de pouvoir briser par le glaive.

Mais le doute est un poison lent. Je sentais le palais devenir étranger. Chaque ombre sur le sol semblait une main tendue vers un poignard. Les trahisons internes sont les plus amères, car elles se nourrissent de la nourriture que vous avez partagée. J'ai dû écarter certains courtisans, envoyer d'autres en « mission » aux confins du royaume. Faire le ménage dans la ruche alors que l'ours est à la porte.

Le pire était la solitude de la commandante. Antoine, mon lion, mon colosse, était souvent perdu dans ses propres tourments, hanté par ses anciens compagnons d'armes qui le traitaient de renégat. Je devais porter son moral autant que le mien. Je devais être le roc alors que je me sentais moi-même sable mouvant.

Je me suis approchée de mon miroir de bronze. L'image qui m'est revenue n'était pas celle de la séductrice peinte par les Romains. J'y ai vu une femme de trente-neuf ans, les traits tirés par les veilles, les yeux brillants d'une intelligence que rien ne pouvait éteindre. Une femme qui avait dirigé un pays, commandé des armées, stabilisé une monnaie et fait d'Alexandrie le centre intellectuel du monde.

« Tu es Cléopâtre, me suis-je murmuré. Ils veulent ton corps sur un char de triomphe, enchaînée comme une bête curieuse. Ils veulent que tu sois la preuve de leur supériorité morale. Ils ne t'auront pas. »

La résistance n'est pas seulement dans les navires qui s'alignent dans le port. Elle est dans le refus de se laisser définir par l'ennemi. Si Octave veut faire de moi une légende de luxure, je ferai de ma fin un monument de dignité. Si mes propres sujets murmurent, je leur donnerai une raison de se souvenir de leur Reine comme de la dernière flamme d'un monde qui ne connaissait pas la soumission.

J'ai repris mon calame une dernière fois avant de rejoindre le pont. J'ai noté quelques mots sur un papyrus, des instructions pour les bibliothécaires. Même au bord du gouffre, le savoir devait être protégé. Les Romains peuvent brûler les corps, ils peuvent piller les trésors, mais ils ne peuvent pas effacer ce que l'esprit a bâti.

Les murmures se sont tus lorsque je suis sortie de mes appartements. Les gardes se sont figés, leurs lances frappant le sol en cadence. Pour un instant, le palais a retrouvé son silence sacré. Je savais que parmi eux, certains avaient déjà reçu des promesses de Rome. Mais sous mon regard, ils redevenaient des serviteurs.

Je suis descendue vers le port. L'air salin a frappé mon visage, chassant les odeurs de nard et de trahison. Antoine m'attendait. Son ombre était immense sous la lune. Le destin n'était plus une idée ou une rumeur, c'était une confrontation physique, un mur d'acier et de bois.

Ils diront que j'ai perdu par amour. Ils diront que j'ai fui par faiblesse. Laissez-les dire. L'histoire est écrite par les vainqueurs, mais les légendes sont forgées par ceux qui refusent de plier. Je ne suis pas une proie. Je suis le venin qui transforme la victoire de l'ennemi en un triomphe de cendres.

Alexandrie, ma belle cité, ne pleure pas. Ils auront tes murs, mais ils n'auront jamais ton âme. Car ton âme, c'est moi. Et je reste, jusqu'au dernier soupir, la souveraine absolue de mon propre récit.

Chapitre 10

Le Chant d'Actium

CHAPITRE : LE CHANT D'ACTIUM

L'aube sur le golfe d'Ambracie n'avait rien de la douceur rosée des matins d'Alexandrie. C'était une lumière crue, métallique, une lame tirée de son fourreau qui venait rayer l'horizon ionien. L'air était saturé de sel, de poix et de cette odeur âcre que dégage l'attente des hommes voués au carnage.

Je me tenais sur le pont de l'*Antoniade*, ma nef amirale, une citadelle flottante drapée d'or et de pourpre. Sous mes pieds, le bois de cèdre vibrait, non pas seulement sous l'assaut des vagues, mais sous le poids de l'Histoire qui s'apprêtait à basculer. Autour de moi, la mer était couverte de géants : nos navires, des monstres de bois à dix rangs de rames, dressaient leurs tours de combat comme des défis jetés au visage des dieux. En face, dissimulés par l'éclat du soleil levant, les navires d'Octave — ces liburnes agiles et nerveuses commandées par Agrippa — nous observaient, tels des loups encerclant des taureaux trop lourds.

Antoine était à mes côtés. Sa cuirasse d'or jetait des feux aveuglants, mais ses yeux, autrefois habités par la foudre de Mars, semblaient voilés par une brume que ni le vin ni mes caresses ne parvenaient plus à dissiper. Il était le général, le triumvir, l'amant. Mais en cet instant, il n'était qu'une pièce maîtresse sur un échiquier dont les cases se dérobaient.

« Le vent tourne, Égypte », murmura-t-il, sa voix étranglée par des mois d'inaction et de doutes.

« Qu'il tourne, Marc. Qu'il nous emporte ou qu'il nous brise, mais qu'il cesse de nous railler », répondis-je.

Je savais ce que les chroniqueurs de Rome écriraient plus tard. Ils diraient que j'avais poussé à la bataille navale par caprice de femme, par ignorance des arts de la guerre terrestre où Antoine excellait. Quelle sottise. J'étais une Lagide. Ma lignée n'avait pas conquis ce monde par la seule force des légions, mais par la maîtrise des mers et des esprits. La terre ferme appartenait aux paysans et aux cadavres ; la mer, elle, appartient à ceux qui osent défier l'infini. Si nous gagnions ici, l'Italie s'effondrait. Si nous perdions, l'Égypte ne serait plus qu'une province, un grenier à blé pour les ventres insatiables du Tibre.

Le signal fut donné. Le son des trompettes déchira l'air, un cri d'airain qui se répercuta de navire en navire.

Le choc fut d'une violence inouïe. Ce n'était pas une bataille, c'était un séisme. Les éperons de bronze s'enfonçaient dans les flancs de bois dans un fracas de forêts broyées. J'entendais les cris des rameurs, ces hommes invisibles enchaînés à leurs bancs, dont le sang commençait déjà à couler dans les cales. Les liburnes d'Agrippa harcelaient nos colosses, frappant et se retirant avant que nos catapultes ne puissent ajuster leur tir. C'était la ruse contre la masse, l'agilité du chasseur contre la puissance du temple.

Depuis le pont supérieur, je voyais le plan d'Agrippa se dessiner avec une clarté glaciale. Il ne cherchait pas l'abordage ; il cherchait l'épuisement. Il étirait nos lignes, nous forçant à la manœuvre, là où nos navires, lestés par le luxe et le nombre, manquaient de souffle.

C'est alors que l'incendie éclata. Des flèches enflammées, des pots de poix ardente volaient entre les mâts. L'odeur du bois brûlé se mêla à celle de la chair grillée. Le ciel s'obscurcit de fumée noire, transformant ce midi en une éclipse funeste. Je vis le

Reine-Isis, l'un de mes plus beaux navires, s'embraser comme une torche votive. Les hommes se jetaient à l'eau, leurs armures les entraînant vers les abysses.

À ce moment précis, au cœur du tumulte, une vérité m'apparut, plus tranchante que le glaive d'un centurion : Antoine était perdu. Non pas par manque de courage, mais parce qu'il se battait pour un monde qui n'existait plus, un monde de gloire individuelle et de duels héroïques. Octave, lui, se battait pour un système. Il était le froid calcul, je l'étais aussi.

Le vent de terre, ce vent du nord que j'avais attendu avec une impatience sacrée, commença à souffler. C'était le signal que j'avais convenu avec mes propres capitaines.

Mon cœur se serra. Regarder Antoine, c'était voir un soleil s'éteindre. Mais regarder derrière moi, vers le sud, c'était voir l'Égypte. Je portais sur ma tête le pschent, la double couronne, et chaque gramme de cet or pesait le destin de sept millions d'âmes. Si je restais, je mourais avec lui, capturée, traînée dans les rues de Rome derrière le char d'un neveu de César dont l'âme était aussi sèche que le sable du désert. Si je partais, je sauvais le trésor, je sauvais ma flotte de réserve, je sauvais la possibilité d'une ultime résistance à Alexandrie.

L'histoire dira que j'ai fui. Les poètes stipendiés par Auguste chanteront ma "lâcheté". Qu'ils chantent. Ils n'ont jamais eu à choisir entre un amant et un empire.

« Hissez les voiles ! » ordonnai-je. Ma voix ne trembla pas. Elle était celle d'une souveraine qui signe un arrêt de mort pour préserver une dynastie.

Le signal fut transmis. Mes soixante navires égyptiens, restés en retrait, déployèrent leurs voiles de pourpre. Ce fut un spectacle d'une beauté cruelle : une nuée de papillons de sang s'élevant au-dessus d'un champ de ruines. Nous avons forcé le passage, perçant les lignes d'un Agrippa stupéfait par tant d'audace — ou de félonie.

Je me retournai une dernière fois vers le chaos. Je vis le navire d'Antoine. Je vis l'homme, le grand Marc Antoine, abandonner ses soldats, son honneur et sa flotte pour sauter dans une barque et poursuivre mon sillage. Ce fut l'instant le plus douloureux de ma vie. Voir le lion se faire chien par amour pour moi. À cet instant, je ne savais plus si je l'aimais pour sa force ou si je le méprisais pour sa faiblesse. Mais je savais que nous étions liés, deux astres mourants s'entraînant mutuellement vers l'obscurité.

Alors que l'écume d'Actium s'éloignait, que les cris des mourants s'estompaient pour ne plus laisser place qu'au sifflement du vent dans les haubans, je sentis une larme rouler sur ma joue. Une seule. Elle ne coulait pas pour la défaite. Elle coulait pour la fin de l'innocence.

Le "Chant d'Actium" n'était pas un hymne de victoire, c'était un requiem pour le monde antique. Le jeu d'échecs continuait, mais le plateau brûlait. Je n'avais plus d'alliés, plus d'armées, plus d'illusions. Il ne me restait que mon sceptre, mon venin et ma légende.

Rome pense m'avoir vaincue sur les flots de l'Ionie. Elle se trompe. Elle a gagné une bataille navale, mais elle vient de sceller mon immortalité. Car on se souvient des généraux qui triomphent, mais on ne vénère que les reines qui choisissent leur propre fin.

Alexandrie approchait. Je me redressai, lissant ma robe de lin fin, ajustant mes bijoux de lapis-lazuli. Le dernier acte commençait. Et si je devais tomber, ce serait sur mon propre sol, avec la majesté d'un sphinx que le temps ne peut entamer.

Je suis Cléopâtre, septième du nom. Et même au milieu des cendres d'Actium, je reste la seule maîtresse de mon destin.

Chapitre 11

L'Honneur de la Couronne

****CHAPITRE : L'HONNEUR DE LA COURONNE****

Alexandrie ne m'a pas accueillie comme une vaincue. À mon retour d'Actium, j'ai ordonné que les proues de mes navires soient parées de guirlandes de fleurs et que les trompettes sonnent les fanfares de la victoire. Un mensonge, certes, mais un mensonge digne d'une reine. Le peuple a besoin de croire en sa déesse jusqu'à la dernière seconde, et moi, j'ai besoin de ce calme de marbre pour disposer mes dernières pièces sur l'échiquier.

Aujourd'hui, le vent de mer apporte avec lui l'odeur de la poussière et du fer : l'odeur de Rome. Octave approche. Ce jeune homme au regard de glace, ce calculateur sans âme qui n'a jamais compris que le pouvoir n'est rien s'il n'est pas transfiguré par le mythe. Il me veut. Il me veut vivante, intacte, comme un trophée exotique que l'on exhibe au milieu des bêtes curieuses.

Je l'imagine déjà, dans les rues de Rome, haranguant la plèbe. Je vois les chaînes d'or qu'il a fait forger pour mes poignets. Je vois le char où il compte m'enchaîner, me forçant à baisser les yeux devant cette ville que j'ai autrefois bravée aux côtés de César. Octave rêve de mon humiliation. Il rêve de voir la "Prostituée du Nil" réduite à une ombre, une relique du monde ancien traînée dans la boue du Capitole.

Il se trompe sur la nature de la pourpre. On ne l'enlève pas à une reine comme on retire un vêtement ; elle est tatouée dans l'âme.

Je me tiens sur la terrasse du palais des Lochias. En contrebas, le port palpite encore,

mais c'est un pouls affaibli. Je caresse le lin fin de ma robe. Je pourrais fuir. Vers l'Inde, peut-être, ou me perdre dans les sables de l'Éthiopie. Mais fuir, c'est reconnaître que Rome a le pouvoir de me déplacer. Rester et mourir, c'est affirmer que je suis la seule maîtresse de ce sol.

— Charmion ?

Ma fidèle suivante s'approche, ses pas étouffés par les dalles de porphyre. Ses yeux sont rougis, mais son dos reste droit. Elle sait. Elle a toujours su.

— Majesté ? murmure-t-elle.

— Apporte-moi les traités sur les poisons que nous avons étudiés dans le Timoneion. Et fais venir les médecins de la Cour. Nous devons trouver la clé qui ouvre la porte sans en briser le verrou.

Ces derniers jours, j'ai transformé mes appartements en un laboratoire du silence. J'ai observé, avec une curiosité presque scientifique, les effets de la mandragore, de l'aconit, du venin des vipères de l'oasis. J'ai vu des condamnés sombrer dans des convulsions atroces et d'autres s'endormir dans une léthargie douce, comme si Morphée les prenait dans ses bras.

Je refuse la laideur. Je refuse le sang qui souille et la douleur qui défigure. Ma mort doit être mon chef-d'œuvre final. Elle doit être si parfaite, si souveraine, qu'elle hantera les nuits d'Octave jusqu'à son dernier souffle. Il aura l'Égypte, oui. Il aura les greniers à blé, les temples de Louxor et l'or des Ptolémées. Mais il n'aura jamais Cléopâtre. Il n'aura qu'un cadavre couronné, un mystère qu'il ne pourra jamais résoudre.

C'est là mon ultime victoire sur l'échiquier. En me retirant du jeu, je rends son triomphe stérile. Un triomphe romain sans le vaincu n'est qu'une parade de soldats

fatigués.

Je pense à mes enfants. Césarion, mon fils, mon sang, celui qui porte en lui l'héritage de deux mondes. Je l'ai envoyé vers le Sud, espérant que le désert soit plus clément que l'ambition des hommes. Pour les autres, les enfants d'Antoine, j'ai négocié, j'ai feint la soumission, j'ai joué de ma ruse pour qu'Octave les épargne. Qu'ils vivent, même dans l'ombre, car ils sont les étincelles d'un feu que Rome ne pourra jamais totalement éteindre.

Antoine... Son nom résonne en moi comme un écho de bataille et de vin. Il est déjà parti. Il a choisi la voie du soldat, celle du fer dans le ventre. Sa mort fut désordonnée, tragique, humaine. La mienne sera divine. Il fut mon amant, mon allié, mon plus grand plaisir et ma plus grande erreur. Mais au moment de franchir le Styx, je ne suis pas sa veuve. Je suis Pharaonne.

Je me regarde dans le miroir de bronze poli. Les rides au coin de mes yeux racontent les nuits blanches à déchiffrer les étoiles et les cartes politiques. Mon visage est encore celui d'une reine, mais mon esprit appartient déjà à l'éternité.

On dira que j'ai agi par désespoir. Les historiens de Rome, ces scribes à la solde du vainqueur, écriront que j'étais une femme vaincue par ses passions, incapable de supporter la perte de son amant ou de son trône. Ils ne comprendront pas que chaque geste que je pose est dicté par une logique implacable : l'honneur de la Couronne.

L'honneur n'est pas de régner à tout prix, mais de savoir quand le sceptre devient une chaîne. L'honneur, c'est de transformer une fin inéluctable en un acte de volonté pure.

Je fais préparer mon mausolée. J'y fais porter mes plus beaux trésors : l'ébène, l'ivoire, l'or, les perles de la Mer Rouge. Tout ce qui a fait la splendeur de mon règne m'accompagnera dans l'obscurité. Que les flammes consomment tout si nécessaire, plutôt que de laisser ces richesses nourrir la cupidité d'Octave.

Le soir tombe sur Alexandrie. Le Phare lance ses derniers éclats sur une mer qui ne m'appartient plus. Je ressens une paix étrange, une sérénité que je n'avais pas connue depuis les jardins de mon enfance. Le poids du diadème ne me pèse plus.

— Est-ce prêt ? demandé-je à Iras, qui vient de me rejoindre.

Elle hoche la tête, me présentant une petite corbeille de figes fraîches, dissimulée sous des feuilles de vigne d'un vert tendre. À l'intérieur, je sais qu'une créature sacrée attend, petite, silencieuse, porteuse du baiser d'Isis. L'aspic. Le serviteur des dieux.

Je ne tremble pas. Pourquoi trembler devant la liberté ?

Je vais m'allonger sur mon lit d'apparat, vêtue de mes habits sacerdotaux. Je porterai le pschent, la double couronne des Deux Terres. Je serai parée de mes plus beaux bijoux, car une déesse ne se présente pas devant l'Osiris en haillons.

Octave croit qu'il écrit l'histoire. Il ne fait qu'ajouter une note de bas de page à mon épopée. Demain, il entrera dans cette pièce et il trouvera une femme qui l'aura vaincu par le silence. Il trouvera une reine qui aura préféré le venin à la honte, et l'obscurité du tombeau à l'éclat factice d'une cage romaine.

Je ferme les yeux un instant, respirant l'odeur du lotus et du bitume. Mon héritage ne sera pas un empire de pierre, mais une légende gravée dans la mémoire du monde. On oubliera les dates de mes batailles, on oubliera le nom de mes ministres, mais on se souviendra de la reine qui a défié les aigles de Rome et qui a choisi son heure.

Je suis Cléopâtre. Je suis la dernière des Ptolémées, mais la première des immortelles. Le jeu d'échecs prend fin ici, sur mon propre sol, selon mes propres règles.

Le venin est prêt. Mon cœur est d'acier. Que l'acte final commence. Car ce n'est pas

une fin, c'est mon couronnement éternel.

Chapitre 12

Le Dernier Souffle de l'Aspic

****CHAPITRE : LE DERNIER SOUFFLE DE L'ASPIC****

Le silence qui règne dans le mausolée n'est pas celui de la mort, mais celui de la souveraineté absolue. Dehors, Alexandrie halète sous la botte romaine. J'entends, au loin, le cliquetis des armures de fer et le pas lourd des légionnaires qui quadrillent mes rues. Octave pense m'avoir enfermée dans cette tour de pierre. Le pauvre homme, ce comptable de l'empire, ne comprend pas que l'on n'enferme pas un horizon. Il croit tenir une prisonnière ; il ne garde que le vestibule de mon apothéose.

Iras et Charmion s'activent autour de moi avec une dévotion qui me serre le cœur, mais mes yeux restent secs. Les larmes sont pour les femmes qui craignent l'avenir ; moi, je le sculpte.

« La robe de lin de Péluse, Iras, » ordonné-je d'une voix que je veux aussi tranchante que l'air du désert. « Et le grand diadème. Celui des Ptolémées. Pas celui qu'Octave voudrait voir traîner dans la poussière du Forum. »

Elles m'habillent comme pour un banquet à la cour de Memphis. Mes doigts effleurent l'or froid des bracelets, les émeraudes qui pèsent sur ma gorge. Chaque bijou est un sceau, chaque pli de mon vêtement est un acte de défi. Je ne me prépare pas à disparaître, je me prépare à régner sur les siècles. En me parant ainsi, je prive Octave de son plus grand trophée. Il voulait Cléopâtre enchaînée, traînée derrière son char, les pieds nus et le regard brisé, pour divertir la plèbe romaine. Il aura une statue de marbre chaud, une déesse pétrifiée dans sa gloire, inatteignable et victorieuse par son absence même.

Mon suicide n'est pas une fuite. C'est ma dernière manœuvre sur cet échiquier que nous nous disputons depuis des années. César connaissait la valeur des symboles ; Marc Antoine, lui, en connaissait la passion. Octave, ce petit logicien à l'âme grise, ne connaît que le profit. En mourant selon mes propres termes, je lui inflige une défaite qu'il ne pourra jamais compenser par aucune conquête territoriale. Je lui vole son triomphe. Je transforme son succès militaire en une faillite morale.

Je m'allonge sur mon lit de parade, le corps ceint de pourpre. L'odeur du nard et de l'encens sature l'air, combattant l'humidité saumâtre qui remonte de la Méditerranée. Mes pensées s'envolent vers le Nil, ce fleuve qui m'a tout donné et qui s'appête à me reprendre. Je revois les visages de mes enfants — mes petits soleils éparpillés par la tempête romaine. Puissent-ils pardonner à leur mère de préférer l'éternité à une survie de paria.

« Majesté... le panier est ici. »

Charmion tremble. Elle dépose devant moi la corbeille de figues que le paysan a apportée, un présent modeste en apparence, mais qui contient l'instrument de ma libération. Je regarde les fruits charnus, leur peau sombre et sucrée. Sous les feuilles de vigne, je devine le mouvement lent et onduleux. L'Agathodaemon. Le génie protecteur. Le serpent n'est pas pour moi un monstre, mais le lien sacré entre la terre et le ciel. Il est l'Uraeus qui orne mon front depuis mon couronnement. Aujourd'hui, il ne sera plus un ornement de métal, mais une réalité de chair et de venin.

Je plonge la main sous les feuilles.

La morsure est vive, presque une caresse de glace. Un choc électrique parcourt mon bras, suivi d'une chaleur lourde, envahissante. Je ne retire pas ma main. Je l'invite. Je sens le venin s'insinuer dans mes veines comme une encre noire écrivant le mot *Fin* sur le parchemin de ma vie.

C'est étrange, cette sensation de devenir soudainement le centre de gravité du monde. Rome s'efface. Les querelles pour le Sénat, les légions de César, les navires d'Actium... tout cela n'est plus qu'un bruit de fond, le bourdonnement d'une mouche agaçante à l'oreille d'une divinité.

Je regarde Charmion qui s'effondre à mes pieds, déjà touchée elle aussi par le baiser du serpent. Elle ajuste encore mon diadème dans un dernier souffle. Quelle loyauté magnifique ! Octave ne connaîtra jamais cela. Il n'aura que des courtisans et des esclaves. Il n'aura jamais d'amis prêts à franchir le Styx pour ne pas laisser leur reine seule dans les ténèbres.

« C'est bien fait ? » murmure-t-elle, les yeux déjà voilés.

« C'est parfait, Charmion. C'est digne d'une reine. »

Le venin commence son œuvre de libération. Mes membres deviennent lourds, mais mon esprit n'a jamais été aussi lucide. Je ne suis plus la femme qui a aimé, la mère qui a tremblé, la politicienne qui a intrigué. Je deviens l'Égypte. Je deviens le sable, le limon, le vent qui siffle entre les colonnes de Philæ.

Octave entrera ici bientôt. Je l'imagine déjà, ses sandales claquant sur le dallage. Il verra ce tableau et il comprendra. Il comprendra que la Gaule et l'Espagne ne sont rien face à cette chambre close. Il comprendra que l'on peut posséder le monde et rester le mendiant d'une femme morte. Il cherchera dans mes yeux éteints un signe de soumission, il n'y trouvera que le reflet de sa propre petitesse.

Je ne lui laisse que mon cadavre, un habit de fête vide. Mon âme, elle, a déjà pris son envol sur les barques solaires. Je rejoins mon père, mes ancêtres, les Ptolémées qui ont régné par le sang et par le génie. Mais plus encore, je rejoins l'Osiris.

Une dernière bouffée d'air. Elle a le goût du sel de la mer et de la poussière des

siècles.

On dira de moi que j'étais une séductrice, une intrigante, une étrangère sur le trône d'Isis. Qu'ils disent ce qu'ils veulent. L'histoire est écrite par les vainqueurs, mais la légende est le domaine de ceux qui savent mourir. Rome sera un empire de fonctionnaires ; l'Égypte restera un rêve de poètes.

Je ferme les yeux. Le froid gagne mon cœur. Ce n'est pas une douleur, c'est un soulagement. La couronne ne pèse plus. L'échiquier est renversé. Les pièces de marbre et de bois sont retournées à la boîte.

Je m'appelle Cléopâtre Théa Philopator. Je suis la dernière des Pharaons, et je viens de gagner ma plus grande bataille. Le dernier souffle de l'aspic n'est pas un râle, c'est le soupir d'une déesse qui rentre chez elle.

Que l'on ouvre les portes. La Reine est prête à recevoir ses invités.

Chapitre 13

L'Éternité pour seule Frontière

****CHAPITRE : L'Éternité pour seule Frontière****

Le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est le poids de tout ce qui a été dit et qui ne sera plus jamais contredit.

Mon corps est là, quelque part derrière moi, une chrysalide d'ivoire et de pourpre étendue sur le lit de parade. Je sens encore la morsure de l'aspic, ce baiser de glace qui a scellé mes lèvres, mais déjà, la sensation s'étiole. Ce n'est plus de la douleur, c'est une métamorphose. Je ne suis plus Cléopâtre, la femme qui aimait le vin de Chypre et les caresses de Marc Antoine. Je deviens le souvenir de la Reine, une idée qui s'échappe des murs de ce mausolée pour aller hanter les couloirs du temps.

Octave pense avoir gagné. Je l'imagine déjà, ce petit comptable du destin, ce logicien sans souffle, déambulant dans mon palais désert. Il fera l'inventaire de mes richesses, il pèsera mon or, il recensera mes esclaves. Il rêve de me traîner en triomphe à Rome, enchaînée derrière son char, trophée de chair pour la plèbe hurlante. Mais il ne trouvera qu'un cadavre froid et une dignité intacte. On ne capture pas le vent. On n'emprisonne pas le Nil.

En choisissant ma fin, j'ai renversé l'échiquier. Il hérite de la terre, des pierres et des impôts. Moi, je m'empare de l'imaginaire des hommes. C'est là que se livre la véritable bataille, celle que l'on ne gagne pas par le fer, mais par le souffle.

Je vois les siècles s'étirer devant moi comme les méandres du fleuve vus de très haut. Je vois Rome, cette louve insatiable, s'engraisser de ma dépouille avant de

s'effondrer sous le poids de sa propre démesure. Leurs dieux de marbre se briseront, leurs empereurs deviendront des noms oubliés sur des stèles érodées. Mais moi ? Je resterai.

Ils essaieront de me salir, bien sûr. C'est le privilège des médiocres que de vouloir réduire la grandeur à une affaire de draps et de séduction. Les historiens romains, ces scribes à la solde du pouvoir, écriront que je n'étais qu'une courtisane orientale, une sorcière ayant ensorcelé leurs grands hommes. Qu'ils écrivent. Plus ils ratureront mon nom, plus il brillera dans l'obscurité. Ils ne comprennent pas que mon pouvoir ne résidait pas dans la courbe de mon nez ou l'éclat de mes yeux, mais dans l'arête de ma volonté. J'ai parlé neuf langues, j'ai administré un empire, j'ai défié le Sénat. Si j'ai séduit César et Antoine, c'est parce que j'étais la seule à leur hauteur, la seule capable de leur offrir non pas seulement un lit, mais un monde.

Je sens mon esprit glisser sur les sables de l'avenir.

Je vois ma bibliothèque d'Alexandrie brûler, et mon cœur se serre d'une agonie plus vive que le venin de l'aspic. Le savoir du monde s'envole en cendres noires. Mais même là, dans ce désastre, je perçois la résistance. Les poètes chuchoteront mon nom dans des langues qui n'existent pas encore. Des femmes, dans des siècles de fer où elles seront réduites au silence, regarderont vers l'Orient et se souviendront qu'une fois, une Reine a tenu tête au monde entier. Je ne suis plus une souveraine de chair ; je deviens un ferment de sédition.

Je traverse les époques comme une ombre hiératique. Je vois les savants du futur gratter le sable pour exhumer mes palais. Ils traduiront mes hiéroglyphes, ils tenteront de percer le mystère de mon visage. Ils me peindront sur des toiles, me feront jouer sur des planches de théâtre, m'incarneront sur des écrans de lumière. Chaque fois qu'on prononcera mon nom, je renaîtrai.

Rome sera un empire de fonctionnaires, ai-je dit. L'Égypte restera un rêve. C'est ma

revanche ultime. L'ordre romain apporte la paix des cimetières, une administration efficace et froide. Mais l'Égypte, mon Égypte, apporte le mystère, la magie, l'éternité. Les hommes auront toujours besoin de ce mystère pour ne pas mourir d'ennui dans la cage de leurs lois.

Je sens maintenant le passage vers l'Amenti. Osiris m'attend, mais je ne viens pas en suppliante. Je viens en égale. J'ai été Isis sur terre, je serai une étoile dans le ciel de Nout. Le sceptre n'est plus dans ma main, mais l'autorité n'a jamais quitté mon âme.

Regardez-moi, vous qui vivez dans le tumulte des siècles à venir. Vous qui cherchez un sens à vos luttes et une noblesse à vos peines. Je suis celle qui n'a jamais baissé les yeux. Je suis celle qui a préféré le poison à la soumission. On vous dira que j'ai perdu. C'est un mensonge de vainqueur. Ma mort est mon couronnement. En refusant de servir de décor au triomphe d'Octave, je suis devenue l'architecte de ma propre légende.

Le Nil continue de couler. Il se moque des frontières, des traités et des conquêtes. Il est le temps pur. Et je suis le Nil.

Je n'ai plus besoin de palais, de navires ou d'armées. Mon territoire est désormais l'esprit humain. C'est une frontière sans fin, un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Que les siècles passent, que les sables recouvrent les pyramides, que les océans changent de lit. Je suis Cléopâtre, la dernière des Pharaons, la première des insoumises.

Je ferme les yeux sur ce monde de pierre pour les ouvrir sur l'infini. La porte s'ouvre. Ce n'est pas le noir de l'oubli qui m'accueille, c'est l'éclat d'une aube nouvelle.

Je ne meurs pas. Je m'évade.

L'éternité est ma seule frontière, et je viens de la franchir.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Sceptre et l'Échiquier : Mémoires de la Dernière Pharaonne"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)